

Des Rails

Numéro de Noël

ARE: 21040

PEINT. ROBIN 127-14

Sommaire

Anick Baulard – <i>Train de nuit</i>	page 2
Gisèle Guertin– <i>Aurélien, chef de gare</i>	page 3
Claudine Bertrand – <i>L'Amérique sous la neige</i>	page 5
Françoise Coulmin – <i>On attend le printemps</i>	page 6
Chantal Danjou – <i>Fragmentation</i>	page 7
Katia Lemieux – <i>Témoin oculaire</i>	page 8
Laurent Quessette – <i>Le chemin de fer de Cotonou</i>	page 9
Thanh-Vân Tôn-Thât – <i>La vie est rapide</i>	page 10
Sklaerenn Baron – <i>Le carnet de Monsieur Séraphin</i>	page 11
Lucien Francœur – <i>Train de vie</i>	page 28
Appel à contributions	page 30

Des Rails, la revue de l'imaginaire ferroviaire

ISSN : 1776-0801

Numéro #16 : *Numéro de Noël*

10 décembre 2013

<http://desrails.free.fr>

Fondatrice : Suzanne Vanweddigen (suzanne.vanweddigen@gmail.com)

Coordinatrice poésie : Claudine Bertrand (claudine5000@hotmail.com)

Contributeurs : Anick Baulard, Sklaerenn Baron, Claudine Bertrand, Françoise Coulmin, Chantal Danjou, Lucien Francœur, Gisèle Guertin, Katia Lemieux, Laurent Quessette.

Dans le respect des droits de la propriété intellectuelle, la reproduction totale ou partielle est interdite sans le consentement des auteurs et éditeurs de la revue.

Train de nuit



Anick Baulard

sur une photographie de Pierre Bocquet

« La gare de Noyon »

Train de nuit...

On s'embarque
pour un sombre lointain
que l'on ne connaît pas

Train de nuit...

On frissonne
à la caresse froide
d'un obscur incertain

Train de nuit...

On tâtonne
entre lune et soleil
entre hier et demain

Train de nuit...

On s'étonne
de l'angoisse inconnue
qui vous poigne le cœur

Train de nuit...

On débarque
sous les néons trop clairs
d'une gare oasis

Train de nuit...

Aurélien, chef de gare

Gisèle Guertin

Capot cintré à la taille, casquette à l'effigie du CVR (Central Vermont Railway), qui donne de l'épaisseur à son personnage, tous les jours, il arpente en long et en large le quai d'embarquement. Longtemps, garde-barrière, il a géré le temps. Le temps qui sépare la venue du train de son passage effectif. Plus tard, il fut affecté au débarquement des marchandises en provenance des États-Unis.

Aurélien a le vertige des rails. Une attente sans cesse reconduite, avec les paysages qui défilent, les voyageurs rencontrés, les incidents de toutes natures, les volutes qui escortent les ciels parcourus.

Aurélien a connu toutes les étapes de l'histoire ferroviaire : du train à vapeur au diesel-électrique. Le CVR a desservi pendant près d'un siècle les états du Vermont, du Massachusetts et du Connecticut. Voyageurs, recrues pour l'armée, prisonniers allemands, taraudent l'esprit du vieux chef de gare.

Que de fois, n'a-t-il entraperçu, au plus sombre de la nuit, l'œil de cyclope du CVR, entendu ses couinements de fer, ses soubresauts.

Aujourd'hui, sa vie est en quelque sorte une syntaxe déglinguée, une voie d'évitement, un train au rancart. Aurélien jouit d'une sorte d'immunité dans son village, malgré ses chroniques à la Jules Verne. Faute d'en savoir davantage, les gens préfèrent garder leur langue bien au chaud.

Beau temps, mauvais temps, le vieux chef à la démarche chaloupée martèle le sol avec l'embout d'un parapluie, ce qui lui vaut le sobriquet de monsieur Parapluie. Monsieur Parapluie et son parapluie ! Allez savoir : une bouée pour le vieux chef ? Un en-soi d'objet qui témoigne d'un besoin de sécurité ? Une canne-épée dont il userait au besoin ? L'homme est peu loquace, il n'en a que pour le CVR.

Un garnement nommé Billy, intrigué plus que de raison par l'homme au parapluie, l'épie dans ses allées et venues. Il en vient à apprivoiser le vieux cheminot, la méfiance fait place à l'admiration. « Ma foi ! il n'est pas mal, monsieur Parapluie ! » À peine âgé de dix ans, Billy passe le plus clair de son temps à errer dans les rues depuis qu'un accident ferroviaire lui a ravi ses deux parents.

À présent, ils sont deux, le vieil homme et l'enfant. Sous des sourcils en bataille, les yeux du chef Aurélien, parfois, s'embuent. Les aspérités de son caractère s'estompent

comme par magie. Ils marchent, l'homme et l'enfant, s'inventent des voyages, conduisent un train qui mène partout et nulle part...

* * *

Aujourd'hui, Billy est seul sur le quai. Son comparse manque à l'appel. L'orphelin songe lui aussi à un voyage... Cependant, il sait qu'un voyage ça se prépare. Il retourne donc à l'école qu'il a négligé en lui préférant les conciliabules de monsieur Parapluie. Il suit des cours en accéléré, se plonge dans des études ardues et compliquées. Son métier de cheminot ne s'apprend pas uniquement sur les bancs de l'école. À la dure, il parvient à déchiffrer les rouages du métier. De même, il se plonge dans l'apprentissage d'une langue seconde. Impérieux est son désir de courir le monde avec cet engin qui cabriole par tous les temps.

* * *

Au service de Via Rail Canada, Billy sillonne son pays d'est en ouest. Il semble que la fréquentation de monsieur Parapluie lui ait donné des ailes.

Sur l'horizon se détache la silhouette d'un train qui s'abîme jusqu'à n'être qu'un point sur l'horizon, une allégorie sur le canevas de l'existence.

« C'était quelque chose d'écouter Monsieur Charmette qui parlait des trains, des gares et des heures de départ, comme s'il espérait pouvoir encore se tirer en prenant le bon train au bon moment et en trouvant une correspondance, alors qu'il savait très bien qu'il était arrivé et qu'il ne lui restait plus qu'à descendre. »

Romain Gary, *La vie devant soi*

L'Amérique sous la neige

Claudine Bertrand

« Mon pays, ce n'est pas un
pays, c'est l'hiver » (Vigneault)

J'écris un mot
qui frissonne
le train respire
le sens du vent
l'éclat hivernal
et l'insaisissable
à jamais langue
toujours menacée

Je formule
des phrases
émaillées
de trous béants
qui poudroient
je les mets en vers
dans le train
de Vancouver

Le temps périt
au bout des doigts gelés
comme mère morte
et plissures au flanc du ciel

On attend le printemps

Françoise Coulmin

Longs rubans de lumière
sautant à l'approche
des fauves
ces wagons de vitesse
hurlants plaintifs
chauffant le vent

Attendre
s'enfoncer dans le rêve
remède
au besoin de l'ailleurs

Guetter
quelque regard
qui pourrait rattraper
un grand saut dangereux

Des sangliers s'égarent
bloquant la voie

Fini ce temps de chien
on attend le printemps.

Fragmentation

Chantal Danjou

*Des prés couleur de mangue défilent. Je les regarde par la vitre du train et je goûte le paysage...
Tu ajoutes : « elle passe la langue sur ses lèvres. »*

l'automne décompose ses images qui
vont tourbillonnantes à la recherche d'une
couleur rapide comme
un flash
brûle
au contact de
la terre

seul
le gui bientôt
fleurira les arbres
grésille
son parasite en quelques
boules de verre blanc
diffusant
des sons
des lumières

un lourd tracteur lente
caméra remontant
le subtil mécanisme du temps
sous ses essieux la
poussière la
boue créent d'éphémères
hologrammes de
colza de
lièvre

les rails déplacent les images
les branches partent
comme des arcs-en-ciel

Témoign oculaire

Katia Lemieux

Elle a levé les yeux à toute vitesse, le train, *tchouu* ! La fille, les yeux levés très vite et réfléchis dans ses pupilles l'homme, son regard, la vitre, le train. Des passagers bougeaient, se levaient, se déplaçaient, arpentaient le couloir, s'appuyaient aux fenêtres. Passait le train dans les yeux de la fille, les pupilles de la fille grandes ouvertes sur la nuit. De l'autre côté de l'allée s'en venait à contresens et marchait dans cet autre monde, le contrôleur. La fille les yeux levés, dans ses yeux les yeux de ceux qui la regardaient venir et passer dans l'autre sens et traverser leurs regards perdus, dans le vent entre deux wagons passés vite, *shlaw* ! Les vitres vibraient et claquaient, sous les roues des wagons, sur les rails, *boung boung boung* et le vent entre les deux, *shouu* ! à toute vitesse.

Était partie où ? Devait rentrer quand ? On raconte que cela serait arrivé on ne sait trop, entre gare et gare, mais lesquelles ?

Les photos, je les ai vues bien avant dans les yeux de la petite chinoise. Dans les yeux du père, la pupille rétrécie devenue noire, plus de bleu et beaucoup de blanc, les yeux exorbités, la colère. Elle a ouvert le cahier, dedans les photos, elles étaient collées sur du papier quadrillé. Elles sont tombées et j'ai vu : la colère rentrée du père avec ses mains sur les épaules de Li-An. Plus bas, dans le dos de Li-An le rouge, le train. L'espoir, il était monté dans les feuilles des arbres avec les yeux de Li-An, tombé des épaules de Li-An quand il a quitté la gare, le train, tombé sur le sol aux pieds de la gare et resté là, les pieds, les jambes lourdes et tout le corps figé raide, comme mort quand mort s'ensuit.

Dans le quartier il y avait la colère du père reconnue et sa mélancolie connue de tous, dans les yeux de chacun reflétée. Il y avait Li-An aussi, un fer à repasser et une porte fermée sans qu'aucune plainte ne sorte de là. Dans le wagon du train les gens qui regardaient la photo et le visage de Li-An, si triste, et celui du père de Li-An avec sa désolation dedans. Il y avait aussi une femme on aurait dit, si on insistait pour se la représenter. La mère peut-être, les rides creusés et le visage, les joues, des yeux implorants comme une supplicante. Une parente psalmodiant pour que Li-An se taise, qu'elle ne révèle rien de la vérité de ses yeux vue. Mais dans le cœur de Li-An luisait une petite flamme qui ne s'était pas encore éteinte. Une révolte non-exprimée et un désir de liberté. Et le train de nuit qui venait et passait, et repassait...

Le chemin de fer de Cotonou

Laurent Quessette

à Jean et Kelly, du quartier Bon Pasteur

(octobre 2013)

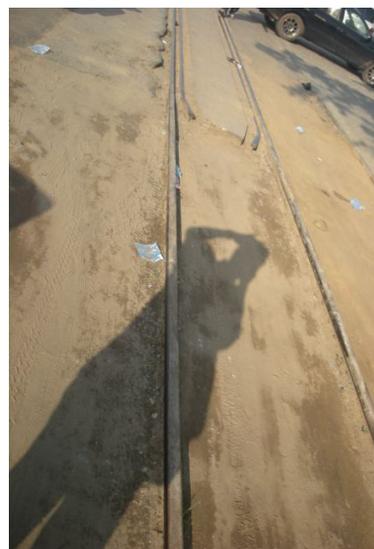
Jadis, il y avait un train,
Quand les Blancs étaient au Bénin,
Les rails noircis des travailleurs
Qui ont fondu sous la chaleur.

Se sont évaporés les trains...
À Cotonou, port du Bénin
Les marchandises vont en Nissan
Ses habitants en zémidjans.

Le chemin a quitté le train.
Devant les échoppes du Bénin,
La terre a recouvert les fers,
Les enfants y jouent ventr'à l'air.

Le Yovo du Port veut un train !
Un rail du Niger au Bénin :
Pour l'uranium sans les Chinois
Et seul, se proclamer grand roi.

Si Cotonou retrouve son train,
Quittant les plages du Bénin,
Je rêve d'y voir les enfants
Monter, riant à pleines dents.



Photographie : Tiphaine Papadopoulos

La vie est rapide...

Thanh-Vân Tôn-Thât

« La vie est rapide comme un train qui passe »

Maupassant

La vie est rapide
comme un train qui passe

L'amour est acide
comme un vin qui lasse

La bouche est aride
comme la faim qui glace

La mort est avide
comme la main qui trace

Le carnet de Monsieur Séraphin

Sklaerenn Baron

Alexis, douze ans, considéra d'un œil noir la maison que sa mère venait de louer. Elle était située en bordure de ville, presque en campagne déjà. La propriétaire avait dit qu'elle longeait une ancienne voie ferrée, mais le jeune garçon ne voyait rien qui ressemblait à ça, simplement un petit chemin derrière la bâtisse.

De toute façon, il était furieux d'être là et faisait la tête à sa mère depuis qu'il avait appris sa décision. Il ne comprenait pas pourquoi elle avait voulu déménager et s'installer dans ce trou. Comment ça s'appelait déjà ? Ah oui, Locminé. Tu parles d'un nom !

Angers était autrement mieux. Plus grande, plus belle, plus vivante. Une vraie ville, quoi ! Et puis, il avait tous ses copains là-bas. Ici, il ne connaissait personne et il allait s'embêter pendant tout l'été... D'autant plus qu'il était fils unique et n'avait même pas de frère ou de sœur pour partager son désarroi.

– Mais ne t'inquiète pas, avait dit Dominique. Tu te feras de nouveaux amis, tu verras...

Il n'en croyait rien. Guillaume, surtout, allait lui manquer. Avec lui, il faisait les quatre cents coups depuis l'âge de huit ans.

D'accord, ses parents avaient divorcé et toute leur vie avait changé. Mais pourquoi venir là ? Son père, lui, était resté à Angers...

– J'ai trouvé un nouveau travail, avait rétorqué Dominique. Plus intéressant. Et puis, ça nous fera du bien de changer de cadre.

Ça lui ferait du bien à elle, pensa amèrement Alex, mais pas à lui.

* * *

Alex s'ennuyait ferme et jeta sur sa chambre un regard morne. L'unique avantage du déménagement, constata-t-il avec une certaine amertume, c'était qu'il y avait gagné une chambre plus grande. Et un petit jardin, pour jouer au foot. Avec un pommier, dans un coin.

Pour le reste, il avait déjà inspecté le quartier. Pas un enfant de son âge n'habitait là. Il n'avait vu que des retraités, un café plein d'ivrognes et une vieille dame tout édentée qui ressemblait à une sorcière. Ça allait vraiment être gai, ces deux mois de vacances !

La seule chose intéressante était le petit chemin creux qui passait derrière la maison et

filait vers les bois de chênes et de châtaigniers. Ce sentier appelait à l'aventure... Alex le trouvait mystérieux, plein d'ombres et de fantômes. Son imagination galopait déjà et il serait volontiers aller y faire un tour, surtout avec ce soleil resplendissant. Mais il devait finir d'aménager et de ranger sa chambre, avait ordonné Dominique.

Avec un soupir, le jeune garçon déballa son dernier carton de jouets et de livres. Même sa console Wii ne lui disait rien. Soudain, il entendit un bruit dans l'escalier. Sa mère arrivait. Il se jeta sur son lit, ouvrit une bande dessinée au hasard.

– J'ai découvert qu'il restait tout un tas d'affaires dans le grenier ! annonça Dominique en ouvrant la porte.

Un grenier ? Il y avait un grenier, ici ? Alex adorait les greniers ; on y trouvait toujours des tonnes de trucs bizarres et tout poussiéreux. Malgré tout, il ne daigna pas lever les yeux de sa BD ni même émettre un vague grognement en guise d'approbation.

– J'ai téléphoné à la propriétaire pour l'avertir. Elle m'a dit que c'était les affaires d'un très ancien locataire et que personne n'y avait touché depuis des années. Et quand je lui demandé ce qu'il fallait en faire, elle a répondu qu'on pouvait tout jeter.

– Oh non ! Fais pas ça !

Alex se retint à temps de le dire à voix haute. À peine s'il eut un tressaillement. Pas question de paraître intéressé, Dominique serait trop contente.

– Je ne sais pas encore quoi en faire, ajouta celle-ci en désespoir de cause. Je te les laisse. Tu pourras y jeter un coup d'œil, si tu veux.

Alex ne répondait toujours pas et Dominique finit par sortir de la chambre en poussant un soupir découragé.

« Bien fait pour elle ! » songea Alex avec méchanceté.

Elle n'avait qu'à pas l'avoir emmené ici ! Mais tout aussitôt, il s'en voulut d'avoir pensé ça.

Un quart d'heure plus tard, il était au grenier. Un nuage de poussière se souleva quand il ouvrit la porte basse, voûtée et grinçante. L'odeur âcre et piquante qui lui monta immédiatement aux narines le fit éternuer à plusieurs reprises. Quand il eut enfin repris possession de son organe olfactif, il jeta un coup d'œil dans la pièce.

C'était un vrai grenier, comme ceux qu'il avait toujours rêvé de visiter, juste sous la toiture. À travers les poutres, il pouvait voir les ardoises. Une simple lucarne l'éclairait, jetant sur un petit périmètre de plancher un halo de lumière voilée par les toiles d'araignée. Le reste de la pièce était plongée dans la pénombre. Quand ses yeux se furent habitués à l'obscurité, Alex, du seuil de la porte, commença l'inventaire.

Toutes sortes d'objets jonchaient le parquet, couverts de papier de soie, vaguement empilés dans des boîtes et des cartons, ou simplement laissés là, en plan, dans l'attente d'une nouvelle vie ou d'une mort définitive.

Il soupçonna tous les locataires venus habiter la maison d'y avoir laissé quelque chose et la propriétaire de n'être pas venue là depuis des lustres. Par exemple, il repéra des jouets, dont certains en plastique ; manifestement, cela ne pouvait pas avoir appartenu à un « très ancien locataire ». C'était triste, un jouet qui ne servait plus à rien...

Un peu partout, il vit des cartons, de gros cartons désespérément ouverts, en attente

eux aussi ; bouches bées, ils s'empilaient sur un vieux canapé tout défoncé dont la couleur paille n'était plus qu'un lointain souvenir. Certains étaient tombés en répandant leur contenu de polystyrène.

En avançant d'un pas, Alex reçut en plein dans la figure une peau de serpent qui pendouillait d'une poutre basse. Il retint un hurlement, le temps de réaliser qu'il s'agissait de la mue d'une vipère (ou peut-être d'une couleuvre) qui s'était installée là temporairement. Soulagé, il la déplaça à l'aide d'un vieux manche à balai qui traînait. D'accord, ce n'était que la peau, mais ce n'était pas très agréable !

Alex fouilla longtemps dans les affaires du grenier. Il découvrit de vieux vêtements et des chapeaux ridicules ; des lampes et des abat-jour qui n'allaient pas ensemble ; quelques paires de chaussures dont certaines semblaient avoir été grignotées par des souris, deux chaussures blanches de femme, dépareillées, une chaussure rouge de petit garçon ; un vieux buffet dont une porte manquait et l'autre bâillait, plein d'un invraisemblable bric-à-brac... Et partout, de la poussière et des toiles d'araignée.

Ah ! Qu'est-ce que ça aurait été bien si Guillaume avait été là, avec lui ! Ils se seraient amusés comme des fous, tous les deux, dans ce gourbi.

Finalement, dans le coin le plus reculé du grenier, Alex aperçut un énorme coffre en bois, avec des ferrures à l'ancienne. C'était certainement là les affaires dont avait parlé Dominique. Les objets les plus vieux, donc les plus intéressants. Sans une hésitation, Alex ouvrit le meuble. Il contenait d'antiques livres poussiéreux, des tonnes de livres, de toutes sortes ; des livres de prix, à la couverture de cuir martelée et décorée de motifs dorés, d'humbles livres d'école, recouverts d'un vieux papier marron sensé les protéger, des livres de sciences, de mathématiques, de chimie...

Et, tout au fond, Alex découvrit un petit carnet noir. Parce que ce n'était pas un livre et qu'il trouvait étrange de le trouver là au milieu de tous ces ouvrages, il l'ouvrit. Le cuir de la reliure craqua un peu, les pages étaient jaunies et l'une d'elles faillit s'effriter entre ses doigts.

* * *

Dominique était inquiète. Alexis avait disparu depuis des heures. Il n'était ni dans sa chambre, ni dans le jardin, ni au grenier où il passait pourtant le plus clair de son temps depuis trois jours. Ce matin encore, aussitôt après le petit déjeuner, il y était monté sans dire un mot. À midi, en rentrant du travail pour déjeuner, Dominique avait grimpé là-haut en catimini. Pas d'Alex. Il n'était pas même venu manger.

Maintenant, il était cinq heures, Dominique avait terminé sa journée, mais Alex n'était toujours pas là. La maman avait fait le tour du quartier, elle l'avait appelé. Rien.

Soudain, curieusement, elle songea à Monsieur Séraphin. Pourquoi y pensait-elle ? Ah oui, c'était à cause de ce que lui avait raconté la propriétaire... Dominique avait rencontré Mme Lamour en allant faire des courses, l'avant-veille au soir. Cette dame était une incroyable bavarde. Elle lui avait demandé des nouvelles, si l'installation se passait bien, si Alex s'habituaient à sa nouvelle vie, et Dominique avait menti en disant

que tout allait bien. Puis Mme Lamour avait demandé ce qu'ils avaient fait des affaires de Monsieur Séraphin.

– Quelles affaires ? avait demandé Dominique. Ah oui, celles du grenier, vous voulez dire ?

– Oui, bien sûr !

– Je ne les ai pas encore jetées. Elles ont l'air de passionner mon fils.

– Vous le laissez fouiller dans ce fatras ? avait rétorqué Mme Lamour d'un air sincèrement surpris et presque scandalisé.

– Oh oui... Ma foi, si ça l'amuse !

– Mais c'est peut-être plein de microbes !

Dominique avait songé en souriant que tout ce qu'Alex risquait d'attraper, c'était de la poussière. Au moins, pendant ce temps-là, il ne boudait pas et ne faisait pas de bêtises non plus.

– Vous savez, avait poursuivi Mme Lamour d'un ton pénétré, ce Monsieur Séraphin a disparu du jour au lendemain, sans laisser aucune descendance derrière lui. Un beau matin, comme ça, pouf ! Il n'était plus là et personne ne sait ce qu'il est devenu.

– Vraiment ? avait demandé Dominique pour ne pas paraître impolie. Et quand cela s'est-il produit ?

– Oh ! Ça remonte à des années ; presque cent ans. Pour vous dire, il vivait ici du temps où le train passait encore. C'était un original venu habiter à Locminé pour sa retraite. On ne savait même pas d'où il venait, mais ce qui est sûr, c'est qu'il passait son temps libre à mener des enquêtes.

– Des enquêtes ?

– Oui, des enquêtes, comme dans les romans policiers, avait précisé Mme Lamour devant la surprise de Dominique. Oh, ma grand-mère l'a bien connu. Elle vous en aurait mieux parlé que moi... si elle était encore en vie.

Puis les deux femmes s'étaient quittées.

Monsieur Séraphin avait mystérieusement disparu... C'était sûrement pour ça que plus personne n'avait touché à ses affaires ensuite. À cette époque, les superstitions étaient encore fortes, surtout en Bretagne. L'Ankou et les korrigans n'étaient jamais loin. Et Alex, lui, avait plongé dans tout ça. Et maintenant, il avait disparu à son tour.

Dominique se secoua. Allons donc, elle n'allait pas verser dans ces contes de bonne femme ! En ce début de XXI^{ème} siècle, ça ne ressemblait plus à rien. Elle ne devait pas se monter la tête...

À sept heures, Dominique, qui n'y tenait plus, se décida à appeler la gendarmerie. Quand elle eut expliqué toute son affaire, le brigadier lui répondit :

– Votre fils a dû faire une fugue, Madame. C'est de son âge, et vu les circonstances, cela ne m'étonne pas.

Dominique y avait pensé, elle aussi. Pourtant, ce n'était pas le genre d'Alex, même s'il était furieux contre elle. Il était plutôt du style à faire de la résistance passive. Il était très doué pour ça.

– Nous le retrouverons vite, Madame, poursuivit le brigadier. Ou bien il rentrera tout

seul. Cela arrive souvent.

Dominique ne répondit pas. Elle espérait qu'il disait vrai, mais elle n'en était pas sûre.

– Je vais envoyer un de mes hommes chez vous, conclut son interlocuteur, pour chercher une photo récente. Vous lui donnerez également tous les détails utiles.

Après la visite du gendarme, la nuit passa. Une nuit blanche. Dominique devenait folle d'angoisse et vivait dans une tension insoutenable. Elle imaginait déjà les pires scénarios. Son fils avait été kidnappé par un détraqué. Ou bien il avait eu un accident en allant jouer. Il était là, quelque part dans la nuit, gisant, blessé, mort peut-être !

Non, il ne pouvait pas être mort, c'était impossible. Dominique l'aurait su, instinctivement. Elle n'arrivait même pas à y penser sérieusement, tout son être se révoltait à cette idée.

Au matin, elle ne put se rendre au travail. Avec le jour, ses angoisses devenaient moins fortes et l'espoir revenait. Elle vivait dans l'attente d'un appel de la gendarmerie, pour lui annoncer qu'ils avaient retrouvé Alex. Comme rien ne venait, à dix heures, elle se décida à appeler elle-même. On lui répondit qu'il n'y avait rien de neuf.

– Mais ne vous inquiétez pas, Madame, ça viendra. Il faut simplement être patient...

Ne pas s'inquiéter, il en avait de bonnes, cet abruti ! Être patient, comment pouvait-il lui demander ça ? Il n'avait pas d'enfant, lui, ça se voyait.

– C'est vraiment là toute l'aide que vous pouvez m'apporter ? explosa Dominique, hors d'elle. Eh bien, vous pouvez vous la garder !

– Madame, enfin...

Elle n'entendit pas la suite, elle lui avait raccroché au nez. Cela valait mieux que de continuer à lui hurler des insultes. Et maintenant, elle pleurait.

Est-ce que tous les gendarmes du coin étaient tous aussi incompetents ou est-ce que c'était elle qui perdait la boule ? Elle était injuste, cet homme n'y était pour rien. Il faisait de son mieux. De son mieux...

À quatorze heures, elle rappela pour s'excuser. Le brigadier tâcha de la reconforter du mieux qu'il put.

– Vous savez, cela ne fait pas longtemps qu'il a disparu. Tout espoir n'est pas perdu, loin de là.

Il lui expliqua comment se déroulaient les recherches. Soudain, pendant qu'il parlait, Dominique aperçut une petite silhouette qui poussait le portillon du jardin.

– Alex !

Elle éclata en sanglots convulsifs et raccrocha à nouveau au nez du gendarme.

* * *

Alex était tout crotté, mais en parfaite santé. Il ne semblait pas du tout contrit, ni boudeur, et n'arborait aucun air coupable, comme si tout ce qui arrivait était normal. Au contraire, il parut même surpris lorsque sa mère se jeta sur lui pour le serrer à l'étouffer.

– Maman ? T'es pas au travail ?

Dominique suffoqua :

– Au travail ? Comment veux-tu que je sois au travail ? Alex, ça fait vingt-quatre heures que tu as disparu, peux-tu me dire ce que tu fabriquais ?

– Mais je viens juste de partir... protesta le garçon.

Cette fois, Dominique se fâcha pour de bon :

– Ne te moque pas de moi, Alex ! Je n'ai pas dormi de la nuit à cause de toi ! Où étais-tu ?

– J'peux pas le dire...

– Alex !

La gifle partit sans qu'elle le veuille vraiment. Dominique semblait totalement hors d'elle. Alex, la joue en feu, les yeux baissés, ne comprenait pas. Tandis qu'elle vitupérait, il se posait des questions : était-il réellement parti si longtemps ? Il n'en avait pas eu l'impression. Deux ou trois heures au total, peut-être ; pas plus... Il n'était vraiment pas resté longtemps « là-bas » et il avait pédalé comme un fou sur son V.T.T., tant pour y aller que pour en revenir. Une nuit se serait donc écoulée sans qu'il s'en aperçoive, sans même qu'il n'en sache rien ?

Finalement, en désespoir de cause devant son silence buté, Dominique l'attrapa par l'épaule pour le faire rentrer dans la maison.

– Tu es consignés dans ta chambre, et tu n'as pas intérêt à en sortir, crois-moi ! Tant que je ne saurai pas ce que tu as fait, tu ne sortiras plus de la maison.

Elle fit une pause, comme attendant qu'il lâche enfin le morceau et cède devant une telle menace. Il n'en fut rien. Alors, elle soupira et ajouta :

– Si ce n'est pas malheureux d'en arriver là, tout de même !

Mais Alex s'en moquait. Il sortirait de la maison quand même, s'il en avait envie, et personne ne pourrait l'en empêcher ! Maintenant, il avait un grand secret...

Comme Dominique le poussait dans l'entrée vers l'escalier, Alex se dégagea d'un geste brusque, vexé, malgré tout, d'être traité de cette façon pour une faute qu'il n'avait même pas conscience d'avoir commise. Mais ce faisant, quelque chose tomba de sa poche. Sa mère fut plus rapide que lui et récupéra l'objet. C'était un petit carnet noir.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle.

– Rien.

– Confisqué !

– T'as pas le droit, rends-le moi !

C'était un cri de tout son être.

– Pas question. Va dans ta chambre, maintenant.

Dominique avait pris son ton inflexible. Alex défia sa mère du regard, mais elle était plus forte que lui. D'un pas rageur, il monta l'escalier et claqua la porte de sa chambre derrière lui.

– C'est dégueulasse !

* * *

Dominique s'était installée dans la cuisine, un café près d'elle. Les mains tremblantes

après le retour d'Alex, elle avait même allumé une cigarette, elle qui ne fumait plus depuis sa grossesse. Son petit garçon se comportait vraiment d'étrange façon, d'une façon qui ne lui ressemblait pas. D'accord, il entra dans l'adolescence, mais tout de même ! Elle ouvrit le carnet. Qu'y avait-il là-dedans qui intéressait tant son fils ?

Le début de sa lecture la laissa perplexe. Il s'agissait du journal tenu par l'ancien locataire, celui qui avait disparu. Cela formait une sorte de chronique de la ville au tout début du XX^{ème} siècle. De prime abord, il n'y avait vraiment pas de quoi captiver un gosse comme Alex. Dominique, en revanche, qui avait toujours aimé l'Histoire, trouvait cela passionnant. Ce Monsieur Séraphin était peut-être original, mais il était aussi très intelligent et ne manquait pas d'humour. C'était également un observateur attentif et minutieux de ses contemporains, et ses récits étaient bien écrits et faciles à lire.

Il avait vécu dans la maison pendant dix ans, de 1897 à début 1907. Grâce à son carnet, Dominique apprit beaucoup de détails sur ce petit train qui passait autrefois à Locminé. Il existait une gare, bien entendu, et la ville était même un carrefour important dans la région ; située au croisement de deux lignes de chemin de fer, l'une de Vannes à Lorient, l'autre de Vannes à Ploërmel, elle voyait passer un trafic intense, grâce notamment aux foires à bestiaux et à volailles qui s'y tenaient. La voie ferrée se trouvait exactement derrière la maison, à la place de l'actuel sentier. Monsieur Séraphin adorait le train, comme un petit garçon. Il s'était fait des amis parmi le personnel de la S.N.C.F., parce qu'il allait souvent à la gare observer les manœuvres, les départs et les arrivées, les voyageurs qui venaient de Colpo, ceux qui allaient à Guéméné, ceux qui étaient là pour affaires, ceux qui se rendaient aux foires de Baud, ou qui rendaient visite à de la famille.

Soudain, le récit de Monsieur Séraphin changea de ton. Intriguée, Dominique retint presque son souffle, et oubliant l'heure qui passait, elle poursuivit sa lecture.

* * *

« Locminé, le 14 septembre 1906.

Je viens d'apprendre par mon ami le chef de gare une nouvelle extraordinaire. Il semblerait, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, qu'une famille tout entière ait disparu dans le train. Oui, j'insiste bien sur le mot : « dans » le train. Pas en descendant, mais dedans.

La rumeur courrait déjà en ville lorsque je suis allé chercher mon journal. Tous les paysans en parlaient au bistrot, d'un ton très animé. Rendez-vous compte : cinq personnes qui s'évaporent d'un seul coup ! C'est ce mot « évaporer » qui m'a mis la puce à l'oreille. J'ai acheté mon tabac et je me suis aussitôt rendu à la gare. Monsieur Le Labourier, qui est très obligeant avec moi, m'a offert un café dans son bureau. Nous avons fumé la pipe ensemble, et un petit cognac est venu s'ajouter au café, ce qui délie bien la langue de ce brave homme. Il m'a alors raconté que l'« accident », comme il appelle l'événement pour le moment, semble s'être produit hier soir, entre les gares de Noyal-Saint-Thuriau et de Pontivy.

En réalité, les faits sont simples, trop simples même pour ne pas cacher quelque chose

de beaucoup plus complexe : à Noyal-Saint-Thuriau, toute la famille Allieux, originaire du lieu, est montée dans le compartiment où elle avait réservé ses places depuis une semaine en prévision de son voyage. Elle se rendait au Faouët, haut lieu de pèlerinage, non loin des Montagnes Noires, chez l'oncle de l'épouse. Mais à Pontivy, aucun de ses membres n'était plus dans le wagon. Pourtant, il n'y a pas d'arrêt entre les deux villes, et personne ne les a vus sortir du train durant le trajet. Ce bon Le Labourier en était tout éberlué, et il aurait eu du mal à croire que ce soit vrai s'il ne l'avait tenu du contrôleur du train lui-même, un homme très sérieux à l'en croire, pas du genre à boire en service et à imaginer des fantaisies de ce genre. Ainsi, il semblerait bien que cinq personnes se soient réellement volatilisées.

J'avoue que ce mystérieux incident excite ma curiosité. Comment une telle chose a-t-elle pu être possible ? Est-ce exact, d'abord ? Cela paraît irréalisable ! Par quel tour de prestidigitation ces cinq individus ont-ils pu sortir du train, d'eux-mêmes ou poussés par quelqu'un d'autre, sans que personne n'en soit témoin ? Quel détail a pu échapper aux autres passagers du train pour que tous croient que cela est surnaturel ?

Pour ma part, je ne crois guère au surnaturel, et je n'y croirai pas tant qu'on ne m'aura pas prouvé le contraire ! Je vais donc aller à Pontivy voir le contrôleur, un certain Lequesne, et lui demander de plus amples explications. Je sens qu'enquêter un peu sur cette disparition dans le train va me plaire. Il y a là un mystère que je me fais fort de résoudre ! »

* * *

« Locminé, le 21 septembre 1906.

Mon petit circuit d'hier ne m'a guère éclairé sur la façon dont la famille Allieux a pu disparaître de la surface de la Terre, sans laisser un seul indice derrière elle permettant de comprendre les faits...

Je me suis rendu de très bonne heure, en train bien évidemment, à Pontivy, où j'ai rencontré le contrôleur qui officiait le jour du drame. Entre Locminé et Pontivy, la ligne de chemin de fer traverse plusieurs gares, Beaulieu, Moréac, Bourgneuf, Moulin-Gilet (une gare de triage en rase campagne, sans grâce ni mystère, et que, personnellement, j'ai trouvée affreuse), puis Naizin, Moustoir-Remungol et Noyal-Saint-Thuriau. Après Moulin-Gilet, le train quitte les Landes de Lanvaux, ses ajoncs et ses rochers de granit, et entre dans la vallée du Blavet, relativement accidentée, très irriguée et très boisée. Les lieux m'ont paru assez sauvages, plutôt enchanteurs au milieu de la brume du matin, et d'une grande beauté.

Le fameux Lequesne m'a effectivement relaté avoir vu, « mais alors, de ses yeux vu », les Allieux monter dans un compartiment à la gare de Noyal-Saint-Thuriau, les deux parents et les trois enfants. Tous paraissaient en bonne santé et plutôt contents de partir en voyage. À chaque arrêt, comme on le lui demande, ce brave Lequesne – qui semble avoir la tête bien sur les épaules – a surveillé les montées et descentes des voyageurs, et pas un membre de la famille en question n'est descendu. Au terminus (Gourin, au pied

des Montagnes Noires), non plus. Étonné, le contrôleur a alors fait le tour du train, pour vérifier s'il restait des passagers, mais il n'y avait plus personne.

Après un appel à témoin lancé par la gendarmerie, entre le 13 et le 20 septembre, les passagers du même compartiment ont dit s'être soudain rendu compte, entre les gares de Noyal-Saint-Thuriau et de Pontivy, que leurs voisins n'étaient plus là. Pourtant, les passagers dans le couloir n'avaient vu sortir personne, et il n'y avait pas eu d'arrêt, même accidentel, entre les deux villes.

Rien de neuf, en somme, par rapport à la semaine dernière. En revanche, j'en ai appris de bonnes sur la famille Allieux elle-même. Depuis ces événements insolites, leurs voisins se sont mis à parler comme par magie, et j'ai pu savoir tout ce que je voulais – et même plus ! – sans même que j'ai eu besoin d'expliquer le but de ma visite !

En triant le faux du vrai et les exagérations des faits réels, j'ai ainsi découvert que le chef de famille était rebouteux, ce qui lui conférait une « aura » très particulière dans son voisinage. C'était, de surcroît, un « original », quelqu'un de « bizarre » comme disent les voisins. Mais qu'entendent-ils vraiment par « bizarre » ? Est-ce que toute personne un tant soit peu différente n'est pas considérée comme « bizarre » ?

En tout cas, tout en venant le consulter parfois de très loin, les gens se méfiaient de lui et le craignaient. Aujourd'hui, curieusement, ils se sentent soudain beaucoup plus courageux et n'hésitent pas à se moquer ouvertement de lui parce qu'il croyait encore – et dur comme fer ! – à toutes les légendes celtes.

Cela m'aurait plu de rencontrer cet homme, il en connaissait certainement beaucoup sur les traditions de la région. C'est un peu tard, dommage. »

* * *

« Locminé, le 25 septembre 1906.

Une seconde disparition a eu lieu la nuit dernière. Cette fois, il s'agit d'une vieille femme, une certaine Jacquier, habitante de Moréac. Étrangement, elle a un point commun avec le père Allieux, car c'était aussi une personne « bizarre » : tout le monde l'appelait « la sorcière », parce qu'elle connaissait le secret des plantes et des potions. Encore une personne intéressante qui se volatilise...

En réalité, cette dame était censée rendre visite à sa petite-fille, à Guéméné-sur-Scorff. C'est du moins ce qu'elle a déclaré au guichet de la gare lorsqu'elle a pris son billet, à Moréac. D'ailleurs, la jeune fille en question l'attendait effectivement à Guéméné, mais Mme Jacquier n'est jamais descendue... C'est alors que la demoiselle a alerté les secours. À la gare suivante, on a fait arrêter le train plus longuement que prévu, afin d'y chercher la vieille dame – au cas où elle se serait trompée d'arrêt – mais elle n'y était plus. Pourtant, vérification faite, elle n'était descendue dans aucune des gares précédant Guéméné.

Comme dans le cas de la famille Allieux, la disparition de Mme Jacquier semble s'être produite entre Noyal-Saint-Thuriau et Pontivy, alors que le train se dirigeait également en direction de Pontivy (c'est-à-dire en direction de l'ouest – celle de la mer ; je ne sais pas si cela est important, mais je le note tant que j'y pense...).

Le plus curieux de tout, c'est que j'ai eu vent, en allant moi-même à Guéméné, du fait que cette vénérable dame âgée aurait soi-disant été membre d'une « société secrète ». La personne qui m'a fourni le renseignement a tenu à demeurer anonyme et a refusé de me préciser le nom de cette fameuse société. Tout au contraire, elle m'a conseillé de me tenir à l'écart de tout ça et de ne pas chercher à en savoir trop.

– Ça porte malheur... m'a-t-elle soufflé d'un ton dramatique. Voyez ce qui vient d'arriver à cette femme !

Et d'ajouter, avec le même air tragique et sentencieux :

– Elle a disparu dans la forêt. La forêt est vaste, et l'on y voit des choses étranges, surtout lorsque la brume se lève...

Il semblerait donc qu'il n'y ait pas que M. Allieux à être superstitieux et à croire en des interventions surnaturelles dans notre monde réel.

Au fait, je me demande tout à coup si M. Allieux faisait aussi partie de cette organisation... si tant est qu'elle existe réellement, bien sûr ! »

* * *

« Locminé, le 15 octobre 1906.

Cela devient vraiment inquiétant, cette épidémie de disparitions ! Deux autres personnes ont disparu sans laisser de trace, dans des conditions analogues à la famille Allieux et à la mère Jacquier, toujours sans que personne ne puisse apporter la moindre preuve de leur mort, ni le moindre indice sur la façon dont cela s'est produit.

J'avoue ne rien y comprendre... J'ai passé en revue plusieurs hypothèses, mais aucune ne m'a pleinement satisfait. Même en occultant la question des moyens utilisés – totalement obscure pour moi, dans l'état actuel de l'enquête – celle du mobile de ces actes reste tout aussi mystérieuse.

Sont-ce des enlèvements ? Mais où cache-t-on tous ces gens, dans ce cas ? Je sais que la lande bretonne est vaste, mais tout de même ! Et pourquoi n'y a-t-il pas demande de rançon ? Et surtout, pourquoi s'attaquer à des personnes – jusqu'ici, du moins – de petite condition ? Enlever des individus issus de riches familles serait nettement plus intéressant.

Sont-ce des crimes, alors ? Aurions-nous un criminel en série parmi nous, comme ce Jack l'Éventreur en Angleterre, il y a quelques années ? Le meurtrier serait bien habile, qui se rend invisible. De plus, il n'y a jamais trace de sang, ni de lutte. Des recherches ont été faites tout autour de la voie ferrée, et on n'a pas trouvé d'empreintes, et encore moins de cadavres.

Et même si ce n'était pas des crimes, mais des accidents, on trouverait des corps... Mais l'hypothèse même des accidents est à rejeter : jamais il n'y eut de tels « accidents » dans toute l'histoire du chemin de fer !

Ou alors... Est-ce que ces gens ne disparaissent pas volontairement ? Mais pourquoi ? Et pour aller où ? Fuiraient-ils quelque chose ? Mais quoi ?

Toute cette histoire est totalement inconcevable et effarante ! Personne ne peut

disparaître ainsi de façon naturelle ! C'est abracadabrant ! C'est comme si toutes ces personnes avaient été aspirées par le néant, ou comme si elles étaient brusquement passées dans une autre dimension. Je commence à me demander s'il n'y a pas quelque magie là-dessous, quelque envoûtement à la mode celtique. Cela expliquerait le cas du père Allioux et de la mère Jacquier...

Mais si cette hypothèse est bonne, de quoi s'agit-il ? D'une vengeance interne à cette fameuse organisation – dont je ne sais toujours rien ? Je n'ai même pas réussi à savoir si M. Allioux en faisait vraiment partie ou non ! Quant aux deux nouveaux disparus, je ne sais rien d'eux non plus, sauf que l'un était passionné d'Histoire ancienne. Plutôt mince...

Les gens, maintenant, hésitent à prendre le train, au grand désarroi de mon ami Le Labourier, persuadé que la ligne va être fermée sans délai. En un sens, je les comprends... Pour ma part, j'y passe tout mon temps, dans l'espoir qu'il se passe quelque chose, n'importe quoi, mais mes économies ont beau fondre dans l'achat de billets de train, pour tenter d'assouvir ma curiosité, cela ne m'éclaircit en rien. »

* * *

« Locminé, le 6 novembre 1906.

Après une période d'accalmie, une cinquième disparition a eu lieu. M. Carron, résidant à Meslan, a disparu dans les mêmes énigmatiques conditions que ses prédécesseurs. Cela monte le total des personnes manquantes à huit, en moins de deux mois. C'est vraiment alarmant !

M. Carron, bourgeois et propriétaire terrien aisé, était connu comme le loup blanc, car il se disait ouvertement descendant des druides gaulois, ce qui est très mal vu de l'Église, toute puissante en Bretagne.

Le jour de son « évaporation », il était allé rendre visite à son notaire, à Vannes, et rentrant chez lui, il a disparu entre Noyal-Saint-Thuriau et Pontivy, alors que le train roulait en direction de Pontivy. Il n'est jamais descendu à Meslan, et personne ne l'a vu quitter le train avant... ni après !

Cet après-midi, je me suis reposé sous le pommier du jardin, profitant d'un rare soleil hivernal pour installer mon fauteuil en ce lieu que j'apprécie. Les branches nues et tordues de l'arbre, couvertes de boules de gui, se tendaient vers le ciel, comme des bras tortueux de magicien. Cela avait un petit côté féérique, propice à la méditation.

J'ai d'ailleurs réfléchi longuement à cette histoire. J'ai noté sur une carte tous les lieux dont j'ai entendu parler depuis le début des faits. La ville de Pontivy, aux environs de laquelle se sont produites toutes ces disparitions, est située en plein cœur de la Bretagne, dans la vallée du Blavet. Bordée à l'ouest par les Montagnes Noires, au sud par les landes de Lanvaux, à l'est par les grandes forêts bretonnes (dont la mystérieuse forêt de Paimpont, aussi appelé forêt de Brocéliande) et au nord par le plateau de Rohan, le site pourrait apparaître comme un carrefour stratégique. Mais pour qui ? Et pour quoi ?

Incapable de trouver une solution immédiate et plausible, j'ai donc croisé les noms,

les familles, les métiers, les relations de tous les disparus... Rien à faire ! Je n'en sais pas assez pour déceler une corrélation intéressante entre leurs différentes vies. J'aurais besoin d'un petit coup de pouce du destin... ou d'un magicien, justement ! Mais une telle magie n'existe pas, et mon pommier enchanteur ne m'a rien dit...

Cependant, j'ai conçu un projet, fort réalisable au demeurant, pour avancer dans ma petite enquête. Je vais tâcher de rendre visite à ce notaire, à Vannes, pour en apprendre un peu plus. Il faut que je sache ce qui se passe exactement ! Peut-être vais-je enfin découvrir la clé de toute cette histoire. De toute façon, même si ce n'est pas le cas, la ville de Vannes elle-même vaut le déplacement : c'est une jolie cité portuaire, et j'aime beaucoup ses remparts et ses rues aux maisons moyenâgeuses... »

* * *

« Locminé, le 10 novembre 1906.

Je suis complètement surexcité ! J'ai enfin une piste, une piste sérieuse, aussi étrange et fantastique qu'elle puisse paraître ! Cette fois, je vais devoir me mettre à croire tout de bon au surnaturel, à la magie et à toutes ces choses paranormales...

Vendredi, j'ai rendu visite au notaire de M. Carron, comme je l'avais prévu. J'avais trouvé un prétexte quelconque pour obtenir un rendez-vous urgent – car il est bien connu que ces gens sont toujours très occupés ! – mais une fois sur place, j'ai pu parler en toute liberté.

Je me suis présenté comme détective privé, ce qui n'est qu'à moitié faux, puisque je le fais en amateur. Le notaire, persuadé que j'œuvrais pour aider la police dans ses recherches, m'a raconté qu'il était tout spécialement intrigué par une chose :

– M. Carron semblait être au courant de sa prochaine disparition, m'a-t-il expliqué, car lors de notre dernière entrevue, il était venu régler les ultimes détails de ses affaires de succession. Cela était très important pour lui, il voulait que tout soit parfait.

Profitant du fait que l'on me prenait pour un vrai détective privé (fort heureusement, on ne m'a demandé aucun justificatif ! Étonnant, de la part d'un notaire...), j'ai obtenu l'autorisation de fouiller la maison de M. Carron avant que les héritiers, montés à Paris, ne reviennent en prendre possession. Le notaire ne savait trop si cela était bien légal, mais en fin de compte, il a accepté de laisser son clerc m'accompagner pour une visite des lieux. J'étais embarrassé de ne pouvoir être libre de mes mouvements, mais je ne pouvais rien espérer de mieux.

Dans la journée, nous nous sommes donc rendus (en voiture ! Quelle expédition !) à la demeure du sieur Carron, à Meslan, presque à l'autre bout du département. Mais une fois dans la ville, le jeune clerc de notaire s'est trouvé retenu par un des clients de son patron. Très ennuyé de me retarder, il m'a demandé si je voyais un inconvénient à ce qu'il me laisse effectuer seul l'inspection des différentes pièces. J'ai aussitôt bondi sur l'occasion et il m'a finalement prêté les clés de la maison, en échange de la promesse de ne rien emporter. Lorsque je suis arrivé sur les lieux, seul, tout était fermé à triple tour, comme si le propriétaire, effectivement, se préparait à un très long voyage – et non à une

course d'une journée, comme c'était apparemment le cas – et ne tenait pas à ce qu'on puisse le cambrioler en son absence.

Mon premier mouvement a été de fouiller le bureau de M. Carron. Une pièce imposante, avec une immense bibliothèque et quantité d'ouvrages ésotériques. Cela dit, je n'aurais pas été plus avancé si je n'avais découvert un tiroir à double fond dans le secrétaire. J'y ai trouvé le journal que tenait Carron, et en le survolant, je l'ai trouvé si intéressant que je l'ai dérobé, malgré ma promesse de ne rien prendre. Ce n'est pas très honnête, bien entendu, mais lorsque tout ceci sera terminé, je déposerai le journal anonymement dans la boîte aux lettres de la maison.

Dans ce journal, j'ai pu lire que ledit Carron – un drôle de citoyen, ma foi ! – était le chef de la « Confrérie d'Avalon », laquelle confrérie aurait redécouvert le secret pour aller sur l'île d'Avalon. Oui, l'île d'Avalon, rien que ça !

Évidemment, j'avais déjà entendu parler de cette fameuse île mythique, mais je n'avais guère de détails sur l'intérêt qu'elle pouvait bien présenter. Comme le nom m'avait immédiatement sauté aux yeux, j'ai jeté un œil dans la bibliothèque de M. Carron, heureusement fort bien fournie, et j'ai également subtilisé un livre sur la question.

De retour chez moi, dans la soirée, après avoir rendu la clé de la maison de M. Carron au clerc de notaire, je me suis plongé dans la lecture des deux ouvrages que j'avais emportés. C'est ainsi que j'ai pu lire, dans le journal, que M. Allieux et la vieille Jacquier faisaient tous deux partie de la « Confrérie d'Avalon », car j'ai trouvé leurs noms dans des comptes-rendus de réunions. Les deux autres disparus aussi, probablement. Cela reste encore à vérifier, mais je ne doute guère de trouver leurs noms dans les pages qui me restent à déchiffrer.

J'ai aussi découvert dans le merveilleux bouquin, que je me félicite d'avoir pris, que l'île d'Avalon serait ce lieu magique où auraient été élevées les fées Morgane et Viviane, et où Merlin dormait peut-être dans l'attente de son réveil... Un lieu où le temps ne s'écoule pas comme ici, où les pommiers sont toujours fleuris, où l'on ne vieillit pas, où l'on n'est jamais malade, où l'on n'a jamais froid, où l'on a toujours à manger et à boire à satiété...

Est-ce que tous ces gens n'ont pas essayé de retourner sur Avalon, par hasard, fasciné par cette légende idyllique ? Mais dans ce cas, comment ont-ils fait, et pourquoi utilisent-ils le train ? Est-ce que le « passage » se trouverait là, presque sous nos yeux, entre Noyal-Saint-Thuriau et Pontivy ? Ce serait là l'explication à leur « évaporation »... et cela signifierait qu'Avalon existerait vraiment ! Est-ce possible ?

Je me suis rendu ce matin à Noyal-Saint-Thuriau, et j'ai parcouru à pied toute la voie ferrée jusqu'à Pontivy. Rien ne s'est produit. Pourtant, je suis sûr que le secret est quelque part là-bas, et il faut que je trouve la solution de l'énigme. Je sens que je touche au but, c'est une évidence ! Je ne vais pas flancher maintenant, ce serait trop bête ! »

* * *

« Locminé, le 17 novembre 1906.

C'est finalement un habitant de Locminé qui a disparu, hier. M. Robert, que je connaissais pour avoir plusieurs fois discuté avec lui au café, autour d'une bonne pipe et d'un petit verre de muscadet. La nouvelle m'a vraiment fait un choc ; je n'avais jamais vu personnellement les autres disparus, mais lui, oui. Il faisait partie de mon univers.

Mais M. Robert était sur la liste des membres de la Confrérie d'Avalon, je viens de la trouver à la fin du journal de Carron ! De même que deux autres personnes de Locminé, une de Baud, trois de Sainte-Anne d'Auray, et d'autres encore... Il y a – ou plutôt, il y avait – vingt-trois membres de cette Confrérie dans le secteur, et tous ceux qui ont disparu en faisaient partie. Tous ceux-là, d'ailleurs, occupaient les plus hauts postes à responsabilité dans la Confrérie, président, trésorier, secrétaire et autre. Ledit Robert était trésorier adjoint.

Je suis sûr que la clé du mystère est là : ces gens cherchent à rejoindre l'île d'Avalon. Ont-ils de bonnes ou de mauvaises intentions, je ne sais pas. Et y parviennent-ils ou tombent-ils dans un piège, je l'ignore également. La seule manière de l'apprendre serait de les suivre, de les retrouver, de découvrir comment ils ont fait pour s'échapper ainsi de notre dimension. Mais je ne connais pas encore leur façon de procéder.

J'ai cependant un indice précieux. En effet, en apprenant la nouvelle de la disparition de M. Robert, je suis aussitôt allé voir mon ami Le Labourier. Et c'est lui qui, en sa qualité de chef de gare, m'a fourni les renseignements qui me manquaient...

Il m'a raconté avoir vu le fameux Robert quand celui-ci a pris le train, hier, et il a été très intrigué parce que notre homme a dessiné des signes sur le sol avant de monter dans le train, des sortes de motifs en arabesques. Puis il est passé par-dessus et il est monté dans le train, en direction de Pontivy, la gare d'arrivée inscrite sur son billet.

Par chance, ce cher Le Labourier a une mémoire visuelle étonnante ; c'est un individu très observateur, un peu fouineur, et une source de renseignements inépuisables ! Il m'a décrit ces mystérieux symboles, puis, comme les mots lui manquaient, il les a finalement dessinés sur un papier, à ma demande. J'ai recopié ces motifs dans mon carnet pour les étudier.

Je me rends compte maintenant que ce sont des sortes de runes, mais je n'en comprends pas la signification. Sans doute ont-ils un pouvoir magique, peut-être ouvrent-ils le fameux « passage » vers Avalon... Apparemment, il faut les franchir puis se rendre à un endroit mystérieux, entre Noyal-Saint-Thuriau et Pontivy.

Vais-je tenter l'expérience ? Ce serait le seul moyen d'être sûr... J'espère seulement qu'il ne faut pas prononcer une incantation ou une formule magique quelconque en les enjambant ! »

* * *

« Locminé, le 15 décembre 1906 (a priori, mais je n'en suis pas complètement sûr...).

L'aventure que je viens de vivre est tellement époustouflante que j'ai du mal à savoir par où commencer. Je viens de me rendre compte, en lisant mon courrier et les journaux déposés devant ma porte, que je suis resté absent environ douze jours, alors que je croyais

n'être parti que douze heures, tout au plus. Le temps ne s'écoule pas de la même façon « là-bas »...

Ah ! Mais je m'égare ! Il faut que je reprenne tout depuis le début. Après avoir longuement hésité et mûrement réfléchi, j'ai pris ma résolution et finalement tenté la fameuse expérience, le 3 décembre dernier... Si quelque chose de louche se tramait, il fallait que quelqu'un le découvre avant qu'il ne soit trop tard.

Avant de partir, j'ai laissé mes instructions à la femme de ménage, pour qu'elle aille me prendre le journal tous les jours où je serais absent – je ne savais pas combien de temps je serais parti. J'ajoutais que si je n'étais pas rentré au bout d'un mois – délai qui me paraissait raisonnable – elle devrait alerter les autorités et leur remettre le paquet que j'avais préparé, avec mon journal, celui de M. Carron et le livre sur Avalon.

Puis je me suis rendu à la gare, j'ai plaisanté avec Le Labourier et pris un billet pour Pontivy. Ensuite, discrètement, j'ai dessiné les motifs du sieur Robert sur le quai de la gare, je les ai franchis avec un petit sentiment d'angoisse et je suis monté dans le train à mon tour. Et là, une chose incroyable est arrivée.

Entre Noyal-Saint-Thuriau et Pontivy, mais je ne saurais préciser à quel endroit exactement, la réalité a semblé changer et devenir autre, comme si le train entrait dans un autre univers, une autre dimension. J'ai compris que nous arrivions au « passage ».

Mais il n'y avait que moi à m'en apercevoir. Tous les autres passagers étaient plongés dans une invraisemblable torpeur, et j'eus beau les secouer, pas un ne bougea d'un cil. Sans doute était-ce parce qu'ayant franchi les symboles, j'étais comme « initié » et désigné pour rester éveillé, tandis que les autres s'endormaient de manière aussi surnaturelle que soudaine.

Une brume étrange s'installait, masquant le paysage nimbé d'une lumière féerique, et soudain, le train, comme animé d'un mouvement autonome, s'est arrêté. Je suis descendu, et comme s'il n'attendait que cela, le train est reparti aussi mystérieusement qu'il avait stoppé. J'étais mort de peur, mais décidé à poursuivre l'enquête jusqu'au bout. J'entendais comme un murmure dans la brume, et sans savoir où j'allais, ni même où je mettais les pieds, je me suis avancé dans le brouillard, ne voyant pas à un mètre devant moi.

Finalement, je suis arrivé au bord d'un lac – ou était-ce un océan ? Là, j'ai embarqué sur un bateau qui semblait m'attendre sur le rivage, et à peine étais-je à bord que le vent se mit à souffler. Les voilures se gonflèrent, et en un instant, le rivage avait disparu. Le voilier s'était mis en route en direction du grand large, tout seul, comme le train précédemment...

La traversée fut longue. Je commençais à m'angoisser sérieusement et je grelottais de froid dans cette embarcation perdue dans la brume, quand soudain, il y eut une éclaircie. En quelques minutes, le brouillard se leva, et une terre apparut à l'horizon, auréolée de soleil.

Je suis arrivé sur une île et des femmes de toute beauté, dont les longues robes flottaient dans la brise, m'attendaient sur la plage. L'une d'elle, la première et la mieux parée de toutes celles qui s'avançaient, vint vers moi et me prit la main. Et de sa voix mélodieuse,

elle m'a dit :

– Bienvenue sur l'île d'Avalon, Monsieur Séraphin !

Je n'étais même pas surpris qu'elle connaisse mon nom. Pas surpris non plus qu'elle m'annonce que j'étais arrivé sur l'île d'Avalon. Pourtant, rendez-vous compte : l'île d'Avalon ! Quand on y pense, c'est fantastique ! Absolument incroyable !

Ah ! Comment décrire ces lieux ? Je ne le peux pas, les mots sont incapables de traduire la félicité qui règne là-bas. De toute façon, il est interdit de divulguer les secrets d'Avalon, pour contribuer à protéger l'île des gens malfaisants. Fort heureusement, j'ai appris que seuls les gens animés de bonnes intentions ont le pouvoir d'ouvrir le passage. Cela m'a rassuré quant aux desseins des membres de la Confrérie d'Avalon. Je les ai d'ailleurs retrouvés là-bas, dont la fameuse Mme Jacquier, la « sorcière », une femme adorable.

J'ai aussi appris, par ses habitants, que l'île d'Avalon s'éloigne de la terre ferme de jour en jour. Comme les hommes ne croient plus aux fées et ne savent plus voir le monde invisible, l'écart se creuse entre le monde matériel et le monde magique, et il est de plus en plus difficile de passer d'un monde à l'autre. Mais cela devrait toujours rester possible, pour qui connaîtra les rites à effectuer...

Après plusieurs heures sur place, j'ai décidé de revenir ici, pour laisser mon carnet derrière moi, pour que ce savoir si magnifique, si précieux, ne se perde pas, et qu'un jour, quelqu'un puisse retourner à Avalon, s'il a le cœur pur et s'il le mérite. Mais je ne pense pas demeurer ici trop longtemps. Il me semble, désormais, que ma vraie vie est là-bas... »

* * *

Le carnet se terminait sur une note de Monsieur Séraphin disant qu'il allait repartir à Avalon, dès le lendemain. La vie là-bas lui semblait plus agréable qu'ici, surtout avec la gentille « sorcière » à ses côtés. Là-bas, il n'était pas seul, et il y avait tant de choses merveilleuses à découvrir qu'il espérait étancher sa soif de connaissances et sa curiosité naturelle, cette même curiosité qui l'avait toujours poussé à mener des enquêtes sur des événements bizarres, dans l'espoir d'une découverte. Et il avait fait la découverte la plus fabuleuse qui puisse exister.

Il annonçait qu'il avait rectifié ses ordres à sa femme de ménage et camouflé le paquet contenant la solution du problème dans son coffre, tout au fond de son grenier. Il n'avait pas d'héritier et se doutait que personne ne toucherait à ses affaires avant longtemps.

« Mais pour celui qui le fera enfin, un jour, la trouvaille sera magnifique ! »

Dominique, parvenue au bout de sa lecture, restait éberluée. Elle leva le nez, constata que la nuit était tombée depuis longtemps. Prise dans le récit de Monsieur Séraphin, elle n'avait pas vu le temps passer, elle n'avait ressenti ni la faim ni la soif.

Avec le sentiment de retomber sur terre brusquement, elle s'étira et détendit ses membres engourdis, puis fila silencieusement dans la chambre d'Alex. Il dormait paisiblement, mais on voyait qu'il avait pleuré. Elle s'en voulut de l'avoir grondé, de l'avoir entraîné là, dans cette ville, de l'avoir forcé à changer de vie... Était-il allé sur

Avalon, lui aussi ? Ou est-ce que tout cela n'était qu'un conte à dormir debout ? Pauvre bouchon ! Elle l'aimait tant !

Dominique déposa un baiser léger sur le front de son fils et remonta la couette sur lui. Il ne se rendit compte de rien, et elle se releva doucement avant de quitter la chambre et de refermer la porte derrière elle.

Cependant, la curiosité la tenaillait toujours, tant l'histoire qu'elle avait lue lui paraissait insolite, et toute à ses réflexions, elle ne put dormir de la nuit.

Le lendemain, on était samedi. Dominique n'avait pas besoin d'aller travailler. De plus, il faisait un temps splendide. Un temps idéal pour une balade ! Bien sûr, son projet était baroque, mais cela lui permettrait peut-être de vérifier les dires de Monsieur Séraphin et de comprendre ce qui était arrivé à Alexis.

Avec cette idée en tête, Dominique monta le petit déjeuner dans la chambre d'Alex et mangea avec lui, assise sur son lit, en manière de réconciliation. Elle avoua à son fils qu'elle avait lu le carnet et lui demanda ensuite de lui expliquer sa propre histoire, de lui dévoiler ce qu'il avait fait. L'enfant parut ravi.

– Je ne peux pas t'expliquer, je peux juste te montrer ! déclara-t-il cependant. Est-ce que tu veux venir avec moi ?

Peu après, comme Dominique avait répondu par l'affirmative, il l'entraînait dans le chemin, dessinait avec un bâton sur le sol, dans la poussière, les symboles qu'il connaissait déjà par cœur et les franchissait avec elle, prenant la direction de Pontivy.

Ils marchèrent longtemps. Dominique perdit la notion du lieu, accrochée à la main de son fils. Il y eut la brume, le lac, le bateau, la traversée. Et l'arrivée à Avalon. Car cet endroit ne pouvait être autre chose que l'île mythique décrite par Monsieur Séraphin.

Une adolescente les accueillit, c'était la fille de la famille Allioux, qui avait huit ans au moment de sa disparition. Elle aurait dû avoir plus de cent ans aujourd'hui, mais elle n'en avait pas plus de douze ou treize. Elle s'écarta, pour permettre aux arrivants de découvrir la terre nouvelle qui s'ouvrait à eux. Et Dominique fut éblouie.

Train de vie

Lucien Francoeur

train-train quotidien
murmures qui dérailent
gare à soi
très grand vertige
tgv all the way
tout le monde à bord

vers Vancouver
on mène du train
comme pas possible
chansons de Neil Young
Harvest intégralement
par deux frères
bout-en-train
de Pointes-aux-Trembles

je lis Nova Express
de Bill Burroughs
et Airplane Dreams
de Ginsberg
fuite dans les idées

tiens Petit Train du Nord
qui va tchoutchou
me ramène chez nous
Hautes Laurentides
mémoire Miron les conifères
pendant que les Stones chantent:
«When the train, left the station...»

je meurs à moi en moi
comme un wagon vide
sur la voie d'évitement
Cendrars en tête bête
au bout du monde

quand les wagons s'en vont
les chansons tournent en rond
ah! locomotive rutilante
tgv très grand vacuum
me raille de l'intérieur

wagon lit mon livre
Rimbaud en pocket
sur la table de chevet
que le diable emporte le reste
et l'Orient Express mon spleen

déreliction en train d'être en train
sans crier gare tout le monde dément
or je déraille en locomotion de vivre

L'eau et les rêves

[prochain AT/AI]

Des Rails #17, avril 2014

[clôture de l'AT 15/03/2014]

Qui n'a pas déjà rêvé à l'eau que l'on désire ? Eau, fontaine de jouvence, élixir de longue vie, eau purificatrice ?

Qui n'a pas songé à se retrouver près de l'eau pour rêver ou n'a pas vu défiler des étendues d'eau à travers la vitre d'un train ?

Que ce soit sous forme d'aspirations, d'angoisse, d'exil ou d'accomplissement, laissez-vous inspirer par le thème. Les occasions qui s'offrent sont multiples; sous forme de légères gouttes caressant le visage ou avec la force du tsunami, l'eau bouleverse et nous habite. C'est un des combats pour la vie.

Les nouvelles/poèmes/illustrations/photographies sont à envoyer à :
Claudine Bertrand (*coordinatrice poésie*) : claudine5000@hotmail.com

pour le **15 mars 2014**, date de clôture de l'AT et l'AI.